

Sommet mondial d'écrivains à New York

LE MONDE DES LIVRES | 03.05.07 | 18h25 • Mis à jour le 03.05.07 | 18h25

Veuillez descendre dans le hall de l'Océan. Passez par la Salle de la biodiversité ou prenez l'ascenseur", entend-on dans un haut-parleur. Ce lundi 30 avril au soir, c'est au Muséum d'histoire naturelle de New York que s'est réuni l'ensemble du milieu littéraire américain. Décor incongru et parfois même désopilant pour un surréel Festival de Cannes du monde littéraire. "Regardez : c'est Moby Dick ! Je dois dire que j'adore l'idée de dîner sous cette énorme baleine !" s'exclame Salman Rushdie.

Plus de sept cents écrivains, éditeurs, agents, journalistes, conseillers culturels, jeunes intellectuels, grands mécènes et hommes d'affaires avides de rencontres littéraires ont répondu à l'appel. "Black tie", c'est-à-dire smoking et robes du soir. De Francine Prose à Jhumpa Lahiri, en passant par Andrew Wylie et Diane von Furstenberg, le Tout New York est au rendez-vous de ce célèbre dîner, qui, cette année, aura permis au PEN American Center de lever un million de dollars au service de la protection des écrivains dans le monde.

La soirée est présidée par Tina Brown, ex-rédactrice en chef du *New Yorker*. Et le journaliste politique Tim Russert est chargé de présenter le lauréat du nouveau prix PEN/Borders, Gore Vidal, qui reçoit pour l'ensemble de son oeuvre littéraire une *standing ovation* et, en prime, une édition ancienne de *La Démocratie en Amérique*. De sa chaise roulante - projetée sur des écrans géants de part et d'autre d'une salle immense peinte en bleu et tapissée de reproductions de faune marine fluorescentes -, Vidal harangue "cette petite île de New York, qui se doit de résister contre un gouvernement de lépreux". Peu après, la salle rend hommage à Normando Hernandez Gonzalez, un journaliste cubain actuellement emprisonné pour ses articles dissidents.

"PLURALITÉ DE VOIX"

Ce gala clôt la semaine du festival "PEN World Voices", créé il y a trois ans. D'après Salman Rushdie, qui en est le cofondateur, il s'agit pour le PEN de redonner à l'Amérique la liberté de dialoguer avec le monde, à l'heure où les livres en traduction représentent seulement 3 % des publications. "Après le 11-Septembre, la conversation s'est brusquement interrompue, et j'aimerais simplement que cette ville, sinon ce pays, puisse à nouveau tendre l'oreille, et que ça ne s'arrête pas ce soir", dit Salman Rushdie.

Le festival, ce mois d'avril, a réuni 11 000 auditeurs autour d'une centaine d'auteurs de 45 pays, sur la question : "Qu'est-ce que l'exil ; qu'est-ce que la patrie ?"

Des écrivains tels que Massimo Carlotto, Nadine Gordimer et David Grossman sont venus débattre de l'écriture carcérale, de la littérature comme acte politique, des guerres du Moyen-Orient. A Town Hall, mercredi 25 avril, une salle comble a assisté à une conférence où Alain Mabanckou succédait à Don DeLillo et Kiran Desai, parmi de nombreux autres. "Ce qui est crucial, pour nous, c'est cette extraordinaire pluralité de voix. Nous avons souhaité réinventer une démocratie, par la littérature", explique Caro Llewellyn, nouvelle directrice du festival.

Côté français, plusieurs invités - dont Marguerite Abouet et Yasmina Khadra - mais aussi un magnifique recueil de nouvelles : *As You Were Saying*, édité par Fabrice Rozié, Esther Allen et Guy Walter, qui, de concert, ont demandé à sept grands écrivains américains (comme Rick Moody ou Robert Olen Butler) de répondre à sept nouvelles de leurs homologues français (comme Marie Darrieussecq ou Camille Laurens). Distribué tout au long de "World Voices", le volume vert pâle semblait incarner, à sa manière, une petite part de ce rêve politique formulé par Salman Rushdie.

Lila Azam Zanganeh (New York, correspondance)

Article paru dans l'édition du 04.05.07

